



Tour-de-Seine, France, 1954. © Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos

PAYSAGES

HENRI
CARTIER-
BRESSON

- ARTS VISUELS -

-
Abbaye
de Jumièges
Logis Abbatial
-

-
13 juin
20 sept.
2015
-

Le logis abbatial est ouvert durant les expositions temporaires :
de 10 h à 18 h du 15 avril au 15 septembre
de 10 h à 12 h 30 et de 14 h 30 à 17 h du 16 septembre au 14 avril
fermeture le 1^{er} mai

www.abbayedejumieges.fr



SEINE-MARITIME
SITES & MUSÉES
DÉPARTEMENTAUX



FONDATION
H-C-B
Henri Cartier-Bresson

DOSSIER DE PRESSE



PAYSAGES

**PHOTOGRAPHIES
D' HENRI CARTIER-BRESSON**

**EXPOSITION PRÉSENTÉE
AU LOGIS ABBATIAL
DE L'ABBAYE DE JUMIÈGES**

**PAR LE DÉPARTEMENT
DE SEINE-MARITIME EN PARTENARIAT
AVEC LA FONDATION
HENRI CARTIER-BRESSON
ET MAGNUM PHOTOS**

DU 13 JUIN AU 20 SEPTEMBRE 2015

> SOMMAIRE

- I.** Paysages d'Henri Cartier-Bresson
- II.** Jumièges, Centre des arts visuels
- III.** Préface d'Erik Orsenna à l'édition *Paysages*
- IV.** Quelques citations
- V.** La Fondation Henri Cartier-Bresson
- VI.** Magnum Photos
- VII.** Biographie d'Henri Cartier-Bresson
- VIII.** Jumièges pratique



I. PAYSAGES D'HENRI CARTIER-BRESSON

Présentée en collaboration avec la Fondation Henri Cartier-Bresson et Magnum Photos, l'exposition *Paysages* regroupe 105 photographies en noir et blanc et encadrées, sélectionnées personnellement par Henri Cartier-Bresson. Datant de 1999, l'exposition n'a cependant été vue qu'une seule fois en France, en 2002 à Orléans. Jusqu'alors, son itinérance fut avant tout internationale, du Japon à l'Allemagne en passant par la Corée où elle était encore ce premier trimestre 2015, à Séoul.

Aussi, un peu plus de dix ans après la disparition du photographe, la présentation de *Paysages* dans le site emblématique de Jumièges constitue un événement. Tout l'été, du 13 juin au 20 septembre 2015, le Centre des arts visuels abrité dans le logis abbatial de Jumièges abritera l'exposition temporaire en proposant des rendez-vous autour de l'œuvre et de la thématique présentée.

Paysages comprend des œuvres allant des années 30 jusqu'à d'autres plus récentes datant de 1999. Si certaines photographies ont été rarement montrées, la plupart sont pourtant connues mais distinctement comme celle mémorable de la gare Saint-Lazare datant de 1932.

C'est aussi parce que la sélection des photographies a été réalisée par Cartier-Bresson lui-même, que cette exposition présente un intérêt. Dans cet ensemble, le paysage tel que le définit l'artiste se présente ici comme une vision unique du xx^e siècle. Terme incontournable pour comprendre l'art de Cartier-Bresson, "l'instant décisif" correspondait pour lui à la « reconnaissance simultanée, dans une fraction de seconde, d'une part de la signification d'un fait, et de l'autre d'une organisation rigoureuse des formes perçues visuellement qui expriment ce fait. »

Dans deux formats (31,5 x 47,5 cm et en 53 x 80 cm) se présentent les photos de l'exposition. Dans sa postface de l'ouvrage *Paysages* (Delpire 2001), l'essayiste Gérard Macé observait que dans ces formats imposés, Cartier-Bresson parvenait à faire entrer en respectant sa géométrie personnelle avec des paysages en plusieurs plans, aux proportions justes et en recherche d'un équilibre. Parfaite, la composition des prises de vues offre toujours une profondeur et des niveaux de regard différents.

Saisis en Europe, en Asie et aux États-Unis, la centaine de paysages urbains ou champêtres rassemblés dans l'exposition contient toujours une présence de l'homme même s'il n'apparaît véritablement chaque fois. Au gré de l'accrochage, le visiteur peut approcher une dizaine de thématiques: les arbres, la neige, la brume, le sable, les toits, les rizières, le train, les escaliers, l'ombre, les pentes, les cours d'eau.

Co-fondateur en 1947 de l'agence coopérative Magnum Photos, Henri Cartier-Bresson incarne parfaitement cette idée d'accorder autant d'intérêt à la chose vue qu'à la façon de la voir.

Dans sa conception de la photographie qu'il associait à une façon de vivre, Cartier-Bresson portait en permanence ce Leica qu'il finit par rendre mythique. Il disait ne comprendre le monde que par les yeux et n'avait de cesse de vouloir saisir l'essentiel d'une scène. Rétrospectivement, l'artiste comme l'homme méritent bien ce qualificatif d' "œil du siècle" que lui décerna un jour, Pierre Assouline, l'un de ses biographes, tant ses images constituent aujourd'hui un fabuleux témoignage sur le XX^e siècle. Dans la Fondation qui porte son nom et qu'il décida de créer en 2000, des milliers de tirages sont réunis.

Au gré des images, se perçoivent la finesse de vision ou l'instinctive mise en valeur du signifiant d'une scène.



Naples, Italie, 1971 © Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos



La Seine, Rouen, 1955© Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos

II. JUMIÈGES, NOUVEAU CENTRE DES ARTS VISUELS

SAISON 2015

Pour la 3^e saison consécutive, le logis abbatial de l'abbaye de Jumièges accueille sur la période printemps-été, une série de trois expositions d'artistes au talent reconnu. Ainsi, à Gabriele Basilico, accueilli depuis mars dernier, succède tout l'été Henri Cartier-Bresson lequel sera suivi à l'automne, d'un collectif de trois confrères: Patrick Messina, Cédric Delsaux et Beatrix Von Conta (mission France(s) Territoire Liquide).

En outre, en préfiguration de la seconde édition en 2016 de *Jumièges - À ciel ouvert*, événement d'art contemporain en lien avec le Land Art, une première réalisation est présentée dès ce printemps 2015. Il s'agit d'une œuvre monumentale de l'artiste Mireille Fulpius, créée spécifiquement pour Jumièges et intitulée *Les Quatre Sorel*.

Monument emblématique de l'histoire de la Normandie, l'abbaye de Jumièges est en effet entrée à grands pas dans une nouvelle phase de son histoire, à travers la réouverture du logis abbatial qui s'est imposé comme lieu de programmation régulière d'expositions axées chacune autour des thématiques complémentaires du territoire et du paysage. En à peine trois ans et par ces accueils successifs d'artistes-photographes, cette démarche a déjà permis d'attribuer en très peu de temps, une identité supplémentaire à ce lieu chargé d'histoire.

Étrange et puissante, l'identité même de l'endroit n'a jamais été étrangère à l'image et nombreux furent les photographes qui s'y rendirent: Caroline Rose, Olivier Verley, Jean-Luc Chapin ou Bernard Plossu. Si l'on remonte au XIX^e siècle, des archives indiquent même que la commission des monuments historiques encouragea alors la constitution d'une documentation photographique sur le patrimoine français dont quelques clichés demeurent à Jumièges.

Au-delà des expositions, des rencontres avec des spécialistes permettent chaque fois de mieux pénétrer l'histoire des arts visuels dans ce lieu s'imposant progressivement comme le leur. Dans sa nouvelle mission en leur faveur, l'endroit devient progressivement lieu de production artistique, d'action culturelle, de résidence d'artistes, de rencontres et d'exposition comme l'illustre une nouvelle fois cet été celle d'Henri Cartier-Bresson.

Située dans l'une des boucles de la Seine, entre Rouen et Le Havre, l'abbaye de Jumièges constituait jusqu'alors essentiellement le symbole du rayonnement de l'un des plus anciens et des plus importants monastères d'Occident. Elle accueillit en son temps l'élite du Royaume et fut un foyer de création de manuscrits. Ravagée par les Vikings avant d'être détruite à la Révolution, ses vestiges impressionnants offrent à la vue des dimensions et points de vues uniques. Ces atouts lui valurent d'ailleurs au XIX^e siècle l'élogieuse qualification de "plus belle ruine de France". Un nouveau regard sur l'architecture sacrée du Moyen Âge émerge alors avec la construction d'une esthétique romantique. Hugo, Chateaubriand, Turner reconnaissent ainsi en l'abbaye de Jumièges un modèle de cette nouvelle vision du paysage. L'art désacralise le monument, tandis que naît l'idée de Patrimoine, sujet depuis lors de toutes les avant-gardes des arts visuels.

Depuis quelques années, une application 3D permet d'imaginer les bâtiments conventuels millénaires à leur apogée. Aussi, dans la continuité de cette histoire de l'art et de la représentation, l'abbaye se prête désormais à l'exploration des arts visuels du XXI^e siècle.

Fermé depuis 1974 à la suite d'un sinistre, le logis abbatial, majestueux édifice classique trônant un peu en surplomb des ruines de l'abbaye, a été restauré par son propriétaire et gestionnaire depuis 2007, le Département de Seine-Maritime. En 2012, le projet de réouverture prenait forme pour y présenter en 2013, après les travaux de réhabilitation, *L'eau et les Rêves*, première exposition photographique dans le cadre du Festival Normandie Impressionniste, laquelle attira 32 000 visiteurs.

L'an dernier, le logis avait également accueilli trois expositions entre *Tendance Floue* qui exposait 13 photographes au sein d'un collectif, Jean Gaumy avec la *Tentation du paysage* puis *Près d'ici*, rétrospective de 10 années du Concours Pixels dont l'exposition était accompagnée des œuvres de Brigitte Bauer.

Lieu d'inspiration, Jumièges accueille chaque année 78 000 visiteurs dont la moitié sont des étrangers.



Abbaye de Jumièges © Michel Dehaye - Avudoiseaux

III. SON ŒUVRE EST UNE GRAMMAIRE. OU UNE POÉTIQUE. CE QUI REVIENT AU MÊME.

PRÉFACE D'ÉRIK ORSENA, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, À PAYSAGES

« Je les forcerai à revenir aux cordelettes nouées »

Trois semaines avant sa mort, dans un entretien avec Hector Bianciotti et Jean-Paul Enthoven, Roger Caillois rappelait cette phrase de Lao Tseu.

« Je crois que l'écriture a toujours fait peur aux hommes. Quand elle fut inventée, en Chine, le philosophe Lao Tseu s'effraya; et comment ne pas l'être devant cette curieuse magie qui permet, pour ainsi dire, de parler dans le vide et, surtout, de faire naître des choses qui, peut-être, n'existent pas? Pour la pensée, le réel c'est une sorte de "garantie-or" comme disent les financiers. S'il n'est pas là, l'inflation menace... Lao eut bien raison de s'écrier: « Je les forcerai à revenir aux cordelettes nouées. » En ce temps, pour matérialiser la pensée, les Chinois faisaient des nœuds. À chaque nœud correspondait une idée. C'était leur façon de témoigner un grand égard aux choses réelles. »

Henri Cartier-Bresson, comme Lao Tseu, nous force à revenir aux cordelettes nouées. Ses photographies saluent les "choses réelles", parmi lesquelles, ni dominateurs ni premiers rôles, éphémères et fragiles, les êtres humains. Habitants du grand théâtre. Qui se croiraient volontiers créateurs du décor si on ne les rappelait pas, doucement mais fermement, à la modestie.

Tels sont les paysages: les échos de l'interminable dialogue entre l'être et le faire, entre l'homme qui veut marquer et la terre qui de sa peau n'offre que la surface.

Et comme Caillois, Cartier-Bresson répugne aux magies faciles, aux complaisances de l'exotisme. Un jour, André Breton battait des mains devant des haricots mexicains: à certains moments, ils se mettaient à danser la sarabande. Le pape du surréalisme y voyait la preuve d'on ne sait quel merveilleux... Caillois sortit son couteau, trancha un haricot où gigotait un ver: « Voici, dit Caillois hautain, le seul responsable du prétendu miracle. » La prestidigitation c'était pour lui sans prestige. Il n'y voyait qu'un méchant mélange de tromperie et de paresse. Alors que la poésie, la plus haute des activités, est d'abord lucidité.

Cartier-Bresson est de cette race. Regarder, passionnément regarder, pour ne pas céder aux duperies. Et traquer, sous l'anecdote, les quelques lois qui nous régissent depuis le fond des âges.

LES ARBRES.

Un cimetière. C'est l'été. Des arbres feuillus dominent les tombes. On dirait qu'ils les protègent. Un autre cimetière, l'hiver venu. Demeurent les pauvres petites pierres dressées où les noms sans doute déjà s'effacent. Les longs troncs nus des peupliers prolongent le souvenir vers le ciel. Des aventures humaines se sont arrêtées là. Les arbres, eux, continuent de vivre. Ils connaîtront bien d'autres saisons dont nous n'aurons pas vent. Les arbres ne sont pas seulement des formes agréables, des verticales utiles à la construction du tableau, les « bâtons » nécessaires à toute calligraphie. Ils incarnent le temps. Le temps circulaire, l'éternel retour, d'année en année. Et le temps qui passe, celui qui nous grandit avant de nous abattre. À chacun son temps, nous disent ces images. Et nous sommes tous dans sa main. Premier paradoxe de la photographie: mieux que le cinéma, c'est l'instantané qui sait capter tous les visages de la durée.

LA NEIGE.

On croirait qu'elle efface. Elle révèle. Elle noie les traces des agitations de surface pour mieux faire apparaître l'essentiel, les formes, les courbes. En les adoucissant, elle donne aux mouvements de la terre des allures de vagues comme pour rappeler à notre planète son origine maritime. Et ce qui résiste au blanc semble une blessure. Comme ces silhouettes sombres d'humains acharnés à creuser des trous dans la glace, sans doute pour y pêcher.

LA BRUME.

Sœur de la neige, plus timide, moins impérieuse. Plus joueuse aussi. Elle s'amuse avec le paysage comme le chat avec sa proie. Elle lui rabat sa morgue, la morgue de la présence. Elle le grignote, le déchiquette, l'avale à demi. Et ledit paysage y gagne un prix presque bouleversant, la grâce des réalités qui vont s'évanouir car personne n'a su les retenir.

LE SABLE.

Tapissé d'ancres et de filets. Pauvres armes du vieux rêve sédentaire. Rappel que la terre supposée ferme est, elle aussi, parcourue de courants. D'un bateau qui tourne autour de son mouillage, quand la marée s'inverse, on dit qu'il "évite". Comme lui, nous évitons sans cesse. Autre sable: les graviers ratissés des jardins japonais où surnagent des pierres. Salut aux voyages immobiles.

LES TOITS.

L'océan de tuiles ou d'ardoises, visages des villes vues d'en haut. Le curieux aimerait les soulever pour surprendre des intimités. Mais le regard se contentera de ricocher. Nos secrets, souvent misérables, seront préservés.

LES RIZIÈRES.

Petits lacs creusés à flancs de collines, ouvrages d'art pudique. On imagine l'effort des générations. Le combat avec l'eau pour qu'y pousse et repousse la vie. Les foules sont absentes. Celles des terrassiers, celles des cultivateurs et celles des affamés. Je me rappelle les enfants assis sur la nuque des buffles tout au long du Vietman. Ou ceux qui pédalent sans fin, du matin jusqu'au soir. Ils ont aux pieds des godets de bambou. Ils moulinent pour irriguer. Faute de pompes. Noblesse de l'Asie.

LE TRAIN.

Il passe au loin, derrière une carcasse de voiture. Il suit son chemin. L'horizon le suit des yeux.

LES ESCALIERS.

Ils descendent en nous, degré par degré. Ils n'ont pas toujours de rampes. Ils sont nos promenades de prisonniers, dans la grande tradition de Piranèse.

L'OMBRE.

La nuit en plein jour. Elle découpe l'espace. J'aime les pays qui ont besoin d'ombre, dit Stendhal. Pays de passages, de frontières mouvantes. Pays des galeries, médinas et cloîtres, patios, tentes et caravansérails. Il suffit d'un pas pour gagner la fraîcheur. Et narguer le soleil, sa lumière imbécile. L'ombre. Junichirō Tanizaki en a prononcé le plus bel éloge: *« J'aimerais tenter de faire revivre, dans le domaine de la littérature au moins, cet univers d'ombre que nous sommes en train de dissiper. J'aimerais élargir l'auvent de cet édifice qui a nom "littérature", en obscurcir les murs, plonger dans l'ombre ce qui est trop visible et en dépouiller l'intérieur de tout ornement superflu. »*

LES PENTES.

Il arrive que le monde s'infléchisse. Et sans qu'aucune volonté n'intervienne, il nous offre soudain des penchants que nous n'avons plus qu'à suivre. Ainsi dans l'amour. La réalité se fait pente: tout nous ramène à l'être élu. Un mot, une couleur, une musique. Nul besoin de batailler. Il suffit de se laisser porter. Qui veut dresser le portrait du monde ne doit pas négliger ces allées miraculeuses. L'abandon fait aussi partie de notre nature. La douceur est l'un de nos squelettes.

LES COURS D'EAU.

Longues cannes pendues au-dessus du bouchon, des hommes y pêchent, la plus parfaite expression de l'attente. Les femmes s'y baignent, on entend leurs rires. Elles croient renaître. Ne les détrompons pas. D'une hauteur, un groupe suit passionnément le parcours de la Seine à travers Paris. On dirait qu'il regarde avancer l'aiguille d'une horloge. Comme l'arbre, le fleuve est du temps invisible.

La promenade est lente, tant chaque photographie de Cartier-Bresson plonge au plus profond, au cœur de nos archéologies. Chacune est « religieuse », c'est-à-dire qu'elle nous relie à de très vieilles résonances.

C'est dans ce cadre d'ordre mythologique que paraît l'homme, l'invité du paysage, son passant.

Lequel homme, on l'aura deviné, ne sera pas saisi dans ce qu'il a de trivial ou de sensationnel. Le refus de l'anecdotique est une morale générale qui ne s'applique pas qu'aux choses. L'être humain convié par le photographe à entrer en scène quitte sa petite personne pour raconter l'histoire de l'espèce, ses rêves et ses désarrois. Comme chez Dumézil, il renvoie à quelques grandes fonctions fondamentales qui sont nos coordonnées.

Deux exemples.

L'HOMME QUI MARCHE.

On connaît la silhouette légendaire engendrée par Giacometti, cette forme nue qui va sans rien de chair que son espérance. Ainsi cheminent les Africains. La savane est vide. Aucun village en vue, aucun point d'eau. Et pourtant, quelqu'un marche, partout, d'un bout à l'autre de l'horizon, de l'aube la plus pâle à l'extrémité de la nuit "on" marche. Comme si de ces cheminements dépendait la survie du monde. Peut-être sommes-nous des écureuils, après tout, prisonniers de notre cage tournante. Si nous cessons notre agitation, la planète s'arrête. Beaucoup de marcheurs, chez Cartier, et de la plus belle sorte. Souvent deux par deux, occupés par leurs confidences. Ou solitaires, hantés par une urgence dont nous ne saurons rien. Ou encore ils se croisent, sans se rencontrer, comme les sillages de navires terrestres.

Marcher, toujours marcher. Sans doute pour ne pas mourir. Marcher vite ou lentement, qu'importe, et s'il le faut sur les mains. Comme cet enfant qui dévale une piste grecque les paumes à plat sur les graviers, ses pieds qui gigotent vers le ciel. Qu'en pensent les dieux ?

L'HOMME QUI REGARDE.

Pour le photographe, quelqu'un qui regarde est un autoportrait. Certains peintres, comme Rembrandt, ont multiplié ces miroirs d'eux-mêmes. Cartier est trop pudique pour jamais paraître. Mais ses voyeurs sont des comparses, des déguisements de lui-même. Autoportrait de Cartier en Irlandais casquetté fixant un champ de tourbe. Autoportrait de Cartier en jeune couple s'émerveillant de Paris du haut de Notre-Dame. Autoportrait de Cartier en trois hommes et une femme étagés dans un escalier: chacun guette de son côté. Regardeurs mes frères et sœurs, unissons nos forces pour que constat le plus complet possible soit rendu du monde.

*Et que dit-il, le monde,
au terme (provisoire) de l'enquête ?*

Il dit que règne la solitude, mais aussi la correspondance. On ne va que seul, mais entouré d'échos fraternels pour peu qu'on veuille entendre et voir. C'est la ressemblance bouleversante d'un très vieil homme avec un très vieux rocher qu'il longe. C'est le silence partagé entre deux hommes et leur cheval. C'est le dialogue transmillénaire entre les ruines antiques plutôt muettes et une cheminée qui paraît bavarder tant elle souffle de fumée sombre. C'est la complicité du vélo et de la contrebasse: ils se moquent de l'homme qui tente de pédaler malgré l'instrument qu'il porte sur le dos. C'est l'humanité tout entière incarnée en une femme qui tend les deux mains vers une montagne indifférente.

Il dit aussi, le monde, de voir plus loin que le bout de son nez. Il dit qu'il est prêt à révéler quelques-uns de ses secrets pour peu qu'on y mette du sien, lenteur, attention, respect. Il dit que pour descendre vers la seule vérité qui vaille, celle qui réunit toutes choses, il faut emprunter les degrés de la géométrie. Tels ces trois couples qui flânent au bord de la Seine: pas moins de sept pentes s'offrent à eux. Prenez exemple sur Paolo Uccello, dit le monde, appliquez la discipline de Cézanne, faites vôtre l'œil de Cartier et vous verrez, sous le chaos superficiel, surgir un ordre qui s'apparente à la paix.

L'assentiment n'empêche pas la méthode. Retour à Caillois, via Tanizaki et Dumézil. L'œuvre de Cartier-Bresson est une grammaire. Ou une poésie. Ce qui revient au même.

IV. QUELQUES CITATIONS



Arizona, États-Unis, 1947 © Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos

« Il est salutaire de contempler les paysages de Giovanni Bellini, Hokusai, Poussin, Corot, Cézanne, Bonnard et tant d'autres et d'aller soi-même dans la nature, crayon en main. »
Henri Cartier-Bresson.

« Dans le viseur, à un moment, il y a une sorte de concrétisation des formes, tout s'organise, et c'est là que le doigt part, qu'il appuie sur le déclencheur. Il ne calcule pas, c'est une forme d'inconscient optique. C'est cela l'instant décisif, le fait que l'image doit être faite à l'instant T, et non à T-1 ou à T+. Il y a une image qui décrit parfaitement la notion d'instant décisif, c'est celle du sauteur de la gare Saint-Lazare. S'il l'avait faite à T-1, la silhouette de ce personnage n'aurait pas repris la silhouette qui apparaît à l'arrière-plan. S'il l'avait faite à T + 1, le talon du personnage aurait brouillé le reflet, et la construction de l'image, qui fonctionne sur un dédoublement, n'aurait pas fonctionné. Cependant, il y a d'autres images qui ne fonctionnent pas forcément sur la notion d'instant décisif, celles du début de son parcours et d'autres aussi à la fin de sa vie... »

Extrait de *Entretien avec Clément Chéroux* « *Se lancer dans le photoreportage a été un choix radical* ». Propos recueillis par Bernard Génies et Laurence Castany. Beaux-Arts Magazine.

« La photographie a été pour lui un moyen d'aller à la rencontre du monde, d'y trouver sa place. Naturellement, elle était une occasion de faire des images, mais elle était d'abord et avant tout un mode de vie. »

Extrait de *Cartier-Bresson, un siècle moderne*. Peter Galassi. Éditions Hazan

V. LA FONDATION HENRI CARTIER-BRESSON

Créée selon la volonté d'Henri Cartier-Bresson, de son épouse Martine Franck et de leur fille Mélanie, la Fondation Henri Cartier-Bresson a ouvert ses portes en mai 2003. Installée dans un élégant atelier d'artiste de Montparnasse, elle conserve aujourd'hui les fonds d'Henri Cartier-Bresson et de Martine Franck. Constitué de tirages originaux, dessins, planches-contacts, publications, livres rares, etc... cet ensemble exceptionnel est le patrimoine artistique et inaliénable de la Fondation HCB. Ouverte aux autres artistes, elle accueille par le biais d'expositions, des auteurs dont le travail s'inscrit dans l'esprit défendu par Henri Cartier-Bresson. Fondation privée reconnue d'utilité publique, elle est aujourd'hui l'un des hauts lieux parisiens de la photographie.



Ivry-sur-Seine, France, 1956 © Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos

VI. MAGNUM PHOTOS

Magnum Photos est fondée en 1947, soit deux ans après la Seconde Guerre mondiale. Elle doit son existence à quatre photographes: Henri Cartier-Bresson, Robert Capa, George Rodger et David "Chim" Seymour. Ils créent Magnum à leur image. Une agence qui accorde autant d'intérêt à la chose vue qu'à la façon de la voir.

Magnum, initialement installée à Paris et à New York, (aujourd'hui à Londres et à Tokyo), s'écarte de façon radicale des pratiques conventionnelles de la presse de l'époque: d'une part par sa structure, celle d'une coopérative d'actionnaires-photographes, d'autre part par la revendication de droits d'auteur comme propriété exclusive des photographes.

Avec Magnum Photos, les photographes se donnent les moyens de l'indépendance, corollaire indispensable de leur engagement. Choix des reportages, de leur durée, sélection des photographies, propriété des négatifs, maîtrise du copyright et contrôle de la diffusion: tous les attributs du statut d'auteur sont dictés. Le recrutement des nouveaux membres, fidèle aux statuts de l'agence, est un parcours de l'exigence. Le candidat photographe est sous observation pour une période de quatre à huit ans, avant de pouvoir accéder au rang de membre et donc d'actionnaire. Il devra donner la preuve de sa singularité, tant par son écriture photographique que par la rigueur, la persistance de son travail de documentation et d'information. Si le procédé est long et méticuleux, il permet à Magnum de représenter autant d'approches de la réalité que d'auteurs.

Aujourd'hui, le collectif est constitué de près de 80 photographes, dont 60 membres.

VII. BIOGRAPHIE D'HENRI CARTIER-BRESSON

FORMATION

1908 : Né le 22 août à Chanteloup, Seine-et-Marne. Études secondaires au lycée Condorcet

1926 : Étudie la peinture à l'atelier d'André Lhote et fréquente les surréalistes.
Réalise ses premières photographies.

1930 : Passe près d'un an en Côte d'Ivoire.

1931 : Découvre dans la revue *Arts et Métiers graphiques* une photographie de Martin Munkácsi et décide de se consacrer à la photographie.

PREMIÈRES EXPÉRIENCES PHOTOGRAPHIQUES

1932 : Achète son premier Leica et voyage en Europe avec ses amis Leonor Fini et André Pieyre de Mandiargues.
Premières publications dans les revues *Voilà et Photographie*.

1933 : Première exposition à la Galerie Julien Levy de New York et à l'Ateneo de Madrid.

1934 : Part au Mexique avec une équipe du musée d'Ethnographie du Trocadéro. La mission est avortée mais il décide de rester.

LE CINÉMA

1935 : Séjourne aux États-Unis et s'initie au cinéma auprès de Paul Strand et du groupe Nykino.
Exposition au Palacio de Bellas Artes, Mexico, avec Manuel Álvarez Bravo et le mois suivant à New York, à la Galerie Julien Levy, avec Walker Evans et Manuel Alvarez Bravo.

1936 : Assistant de Jean Renoir sur *La vie est à nous* et *Partie de campagne*.

1937 : Réalise deux documentaires, *Victoire de la Vie* sur l'assistance médicale en Espagne et *With the Abraham Lincoln Brigade* sur la vie des soldats américains pendant la guerre.
Reportage sur le couronnement du roi Georges VI d'Angleterre pour le journal *Ce soir*.

1938 : Réalise, à la demande du Secours Populaire Espagnol, un nouveau documentaire sur la Guerre d'Espagne, *L'Espagne vivra*.

1939 : Nouvelle collaboration avec Jean Renoir sur *La Règle du jeu*.

LES ANNÉES DE GUERRE

1940 : Rejoint l'unité « *Film et photographie* » de la 3^e armée.
Est fait prisonnier le 23 juin 1940.

1943 : S'évade en février, après deux tentatives infructueuses.
Rejoint le Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés (MNPGD).

1944 : Réalise pour les Editions Braun une série de portraits d'artistes: Henri Matisse, Pablo Picasso, Georges Rouault, Paul Claudel, Pierre Bonnard...

1945 : Réalise *Le Retour*, documentaire sur le rapatriement des prisonniers de guerre et des déportés.

PHOTOGRAPHE PROFESSIONNEL

1946-47 : Passe plus d'un an aux États-Unis et à la demande de *Harper's Bazaar* entreprend avec John Malcom Brinnin un voyage de plusieurs mois pour photographier des artistes et écrivains

1947 : Exposition *The Photographs of Henri Cartier-Bresson* au Museum of Modern Art de New York.
Fonde l'agence coopérative Magnum Photos avec Robert Capa, David Seymour, William Vandivert et George Rodger.

1948-50 : Passe trois ans en Orient et couvre les funérailles de Gandhi en Inde, les derniers jours du Kuomintang en Chine pour *Life* et l'indépendance de l'Indonésie. Ses photographies sont publiées dans le monde entier.

1952 : Publie avec Tériade son premier livre, *Images à la sauvette*, avec une couverture d'Henri Matisse. Première exposition en Angleterre, *Photographs by Cartier-Bresson* à l'Institute of Contemporary Arts

1953 : Voyage en Europe pour *Holiday*.

1954 : Est le premier photographe admis en URSS depuis le début de la Guerre froide. Publie *Danses à Bali* et *D'une Chine à l'autre* aux Éditions Delpire. Début d'une longue collaboration avec Robert Delpire.

1955 : Première exposition en France organisée par les Arts Décoratifs de Paris dans le Pavillon de Marsan du Louvre.
Publie *Moscou vu* par HCB aux Éditions Delpire et la même année, *Les Européens*, avec Tériade (couverture illustrée par Joan Miró).

1958 : Retourne en Chine pour le 10^e anniversaire de la République Populaire.

1961 : Réalise une série de portraits pour le magazine *Queen*.

1963 : Second séjour au Mexique. Le magazine *Life* l'envoie à Cuba.

1965 : Voyage pendant plusieurs mois au Japon.

1966 : Retourne en Inde.

1967 : Commande d'IBM pour une étude sur *L'Homme et la Machine*. Ce projet sera suivi d'une exposition et d'une publication.

1968-69 : Voyage en France pendant un an pour la Sélection du Reader's Digest et publie le livre *Vive la France* accompagné d'une exposition qui se tiendra au Grand Palais en 1970 : *En France*.

1969 : Réalise aux États-Unis deux documentaires pour CBS News, *Impressions of California* et *Southern Exposures*

1972-73 : Deuxième voyage en URSS.

RETOUR AU DESSIN

1974 : Se détache de Magnum Photos et renonce à sa qualité d'associé mais laisse cependant à l'agence la gestion de ses archives.
Se consacre au dessin.

1975 : Première exposition de dessins à la Carlton Gallery de New York.

1987 : Exposition *The Early Work* au Museum of Modern Art de New York.

1988 : Exposition *Hommage* au Centre National de la Photographie à Paris. Création du Prix Henri Cartier-Bresson.

2000 : Décide avec sa femme Martine Franck et leur fille Mélanie de créer la Fondation Henri Cartier-Bresson, destinée notamment à rassembler son œuvre et à créer un espace d'exposition ouvert à d'autres artistes.

2002 : La Fondation Henri Cartier-Bresson est "reconnue d'utilité publique" par l'État Français.

2003 : Rétrospective *De qui s'agit-il ?* à la Bibliothèque Nationale de France.
Ouverture de la Fondation Henri Cartier-Bresson à Paris.

2004 : Décède le 3 août à Montjustin, Provence.



Abbaye de Jumièges © Alan Aubry - Département de Seine-Maritime



*Abbaye de Jumièges
© Alan Aubry - Département de Seine-Maritime*

VIII. INFORMATIONS PRATIQUES

Sur la rive droite de la Seine, au fond d'une des boucles que forme le fleuve, Jumièges se situe entre Rouen (30 km) et Le Havre (50 km) sur la Route des Abbayes normandes.

Accès par la rive droite

Depuis Rouen: direction Le Havre-Duclair par D 982 puis D 65 ou D 143 après Duclair.

Depuis Le Havre: direction Rouen par A 131 puis D 982.

Accès par la rive gauche

A 13 (Paris-Rouen-Caen), sortie 25 Bourg-Achard/Pont de Brotonne, puis D 313 direction Pont de Brotonne, franchissement de la Seine en empruntant le bac (traversée toutes les 20 minutes); l'abbaye se trouve à 800 m du débarcadère.

Exposition *Paysages* - Henri Cartier Bresson. Abbaye de Jumièges. Le logis abbatial.

24, rue Guillaume le Conquérant - Jumièges. Tél. 02 35 37 24 02

www.abbayedejumieges.fr

Lors de l'exposition, le logis abbatial sera ouvert de 10h à 18h, du 13 juin au 15 septembre, puis, du 16 au 20 septembre, de 10h à 12h30 et de 14h30 à 17h.

Dernier billet délivré 30 minutes avant la fermeture. Accès strictement interdit aux animaux.

Tarifs:

Plein Tarif: 6,50 €

Groupes à partir de 20 personnes: 5€

Tarif réduit (sur présentation d'un justificatif): 4€ (18-25 ans, familles nombreuses, enseignants)

Gratuité (sur présentation d'un justificatif): moins de 18 ans (sauf groupe scolaire), chômeurs, titulaires du RSA ou de l'aide sociale.

Groupe scolaire (30 élèves maximum): 22€ Réservation obligatoire pour les groupes.

Carte fidélité : 13 € (valable toute l'année exclusivement pour le droit d'entrée à l'abbaye)

En complément de l'exposition, la visite de l'abbaye:

Chaque jour, des visites guidées du site de l'abbaye sont programmées pour les visiteurs individuels, menées par des guides conférenciers.

Depuis 2012, un nouvel outil de médiation, Jumièges 3D, vient compléter la visite guidée. Cela permet la reconstitution de l'abbaye de Jumièges telle qu'elle était avant sa destruction grâce aux techniques de réalité augmentée et substituée.

Autour de l'exposition : le 20 juin à 14h30 - Rencontre avec Gérard Macé, photographe et auteur de la postface de *Paysages* d'Henri Cartier-Bresson

CONTACTS PRESSE:

Attaché de presse de l'exposition : Éric TALBOT - Tél./Fax: 02 35 88 87 82
Mobile: 06 07 45 90 37 - talbotattachepresse@orange.fr

Attachée de presse du Département: Morgane LAUNAY - Tél.: 02 76 51 61 54
morgane.launay@seinemaritime.fr

Chef de Cabinet: Julien LAUREAU - Tél.: 02 35 03 54 02 - Mobile: 06 30 55 31 85
julien.laureau@seinemaritime.fr

Directeur de la Communication: Vincent LALIRE - Tél.: 02 35 03 56 85
vincent.lalire@seinemaritime.fr

